

La Troisième Guerre mondiale commence dans le Donbass | Ulrich Heyden

Le journaliste allemand Ulrich Heyden parle de la pression croissante exercée sur les reporters critiques, notamment de la fermeture de ses comptes bancaires allemands après des années de reportage depuis la Russie et l'Ukraine. Dans cet entretien, il expose son point de vue sur le conflit du Donbass, l'héritage du Maïdan, les accords de Minsk et les raisons pour lesquelles les récits médiatiques occidentaux occultent souvent les expériences de la population civile dans l'est de l'Ukraine. Heyden réfléchit également aux différents niveaux de la guerre : le conflit interne ukrainien, la confrontation russo-ukrainienne et le conflit plus large entre l'OTAN et la Russie. Une conversation sobre sur le journalisme, la censure, les récits de guerre et la nécessité urgente de la diplomatie.

----- Soutenez Ulrich Heyden par votre don : Le journalisme indépendant a un coût. Ceux qui souhaitent soutenir financièrement mon travail peuvent le faire par virement sur mon compte en euros : Ulrich-Wilhelm Heyden OJSC BAKAI BANK, Bichkek, République kirghize, SWIFT : BAKAKG22 Bic-Code : 124030 Numéro de compte : 1242020006657237 Voici les informations pour les dons sur mon compte russe : Независимая журналистика стоит денег. Если вы найдете это видео интересным и полезным, пожалуйста, сделайте пожертвование на мою карту Сбербанка России по номеру телефона +7 916 165 25 50, Ульрих Хайден ----- 00:00 Débancaisation : Ulrich Heyden perd ses comptes allemands 06:24 Sanctions, pression sur les journalistes et lettre à Steinmeier 08:08 Le contexte du conflit du Donbass depuis 2014 13:17 Maïdan, Odessa, Kharkiv et le « printemps russe » 20:00 Pourquoi le récit occidental sur le Donbass est trop limité 26:38 Minsk, la neutralisation de l'Ukraine et la stratégie de la Russie 30:03 Enfants de la guerre et population civile oubliée du Donbass 35:55 Trois niveaux de guerre : guerre civile, Russie-Ukraine, OTAN-Russie 38:39 Documen

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, ici Pascal de Neutrality Studies. Aujourd'hui, je parle pour la deuxième fois avec Monsieur Ulrich Heyden. Ulrich Heyden est journaliste, auteur, et correspondant de longue date à Moscou pour plusieurs journaux allemands. Ulrich, bienvenue à nouveau.

#Ulrich

Bonjour, Pascal, ravi de te voir.

#Pascal

Malheureusement, on doit commencer par un sujet assez désagréable, et même personnel. Il y a quelques jours, ou peut-être à la fin de la semaine dernière, ta banque en Allemagne t'a informé qu'

elle fermait tes comptes. Est-ce que tu peux nous en parler un peu, nous expliquer ce qui s'est passé? Parce que ce "debanking", c'est en quelque sorte un avant-goût d'éventuelles sanctions contre toi, en tant que journaliste allemand en Russie.

#Ulrich

Oui, ça m'a vraiment choqué. C'était vendredi dernier, le treize mars. Bon, je m'y attendais un peu, ou plutôt, j'avais cette idée qui me trottait dans la tête, que quelque chose comme ça pouvait arriver. Parce qu'en décembre deux mille vingt-trois déjà, la banque avait annoncé qu'elle ne pouvait plus faire de virements en ligne vers la Russie. Que ce n'était pas possible. Elle disait être une banque régionale, ce qui est franchement absurde, parce qu'Hambourg est une place commerciale internationale, avec beaucoup d'étrangers et énormément d'affaires. Alors dire qu'on est une banque régionale et qu'à cause de ça on ne peut pas avoir de relation bancaire avec un Allemand vivant en Russie, c'est quand même... enfin bref. J'ai donc dû improviser pour pouvoir récupérer mon argent.

D'une certaine façon, ça a fini par marcher, mais avec énormément de temps et d'efforts. Maintenant, je dois à nouveau improviser. En fait, il y a deux choses. D'un côté, il y a le compte, et de l'autre, la question de savoir comment transférer de l'argent de ce compte vers la Russie. Bon, pour ce qui est du compte, ils ont vraiment tourné autour du pot. Ils ont évité d'écrire noir sur blanc les vraies raisons de leur décision. Dans la lettre de résiliation, il y a juste une explication générale : ils disent qu'ils réexaminent toutes les relations commerciales avec les clients qui vivent en Russie, et qu'ils vont les clôturer. Voilà. Et au téléphone, un employé m'a dit que tout ça avait un lien avec les sanctions contre la Russie.

Mais tout ça reste flou, rien n'est vraiment clair ni écrit noir sur blanc. Et puis, au téléphone, l'employé de la banque m'a aussi dit : « Oui, mais où êtes-vous déclaré ? » Je lui réponds : « En Russie. » Alors il me dit : « Eh bien, si vous vous enregistriez maintenant en Allemagne, cette fermeture de compte pourrait peut-être encore être annulée. » Je lui ai répondu que ce n'était pas possible, parce que je passe plus de la moitié de l'année en Russie. Franchement, c'est très étrange... Est-ce qu'ils pensaient vraiment pouvoir me faire revenir de Russie avec une proposition pareille? Du genre : « Vous pourrez alors garder votre compte »... Vraiment, très bizarre.

#Pascal

C'est exactement la façon de penser des bureaucrates. Le brave monsieur à l'autre bout du fil savait simplement que, si tu étais enregistré en Allemagne comme contribuable, on pourrait remplir le formulaire, l'envoyer, ils mettraient un tampon dessus, et voilà, affaire réglée. Mais ce que ça signifie pour toi, personnellement, ça, bien sûr, il ne le comprend pas.

#Ulrich

Je pars aussi du principe que ces employés, avec qui j'ai affaire, n'ont probablement rien contre moi personnellement. Il a aussi laissé entendre que l'autorité fédérale de supervision financière faisait pression. C'était d'ailleurs une remarque intéressante, parce qu'il suggérait en quelque sorte que la banque, peut-être, prendrait même ses distances, mais qu'elle est obligée de le faire. Et...

#Pascal

Soit on a affaire ici à une obéissance anticipée de ta banque — du genre : oh non, on arrête tous les échanges avec la Russie, même pour les citoyens allemands qui y vivent, plus de services bancaires privés, parce qu'on pourrait bien s'y brûler les doigts plus tard. Soit quelqu'un a passé un coup de fil en disant : on préfère que vous arrêtiez, un message venu d'une instance officielle. Mais évidemment, rien de tout ça ne serait rendu public. Donc, ça doit être l'un des deux, très probablement.

#Ulrich

Il a aussi dit que la Russie était un pays fiscalement étranger. Franchement, je ne vois pas trop ce que ça veut dire. Peut-être que, si on se met dans la logique de la banque, on pourrait se dire : bon, il n'y a plus de relations légales ou officielles entre la Russie et l'Allemagne. Donc, les mesures contre le blanchiment d'argent ne peuvent plus être coordonnées, ou quelque chose comme ça. Très bien, mais enfin, ils m'ont déjà interdit de transférer de l'argent vers la Russie. Le blanchiment ne peut donc même pas avoir lieu, puisque je ne peux déjà plus faire ce transfert. En réalité, il s'agit simplement de la présence physique de l'argent sur un compte en Allemagne. L'argent reste donc en Allemagne. Et ça, c'est bien leur domaine de responsabilité, sous leur contrôle. Tout ça est vraiment très étrange.

#Pascal

C'est tout simplement une nouvelle forme de harcèlement, qui vise des particuliers et surtout des journalistes. On ne sait pas si ça vient d'une autorité officielle ou si c'est une banque allemande qui agit par excès de zèle. Mais, quoi qu'il en soit, ça s'inscrit clairement dans cette logique de harcèlement.

#Ulrich

Oui, exactement, je vois ça de la même façon. Et j'ai ensuite décidé d'agir, parce que je ne peux tout simplement pas laisser faire ça. Dans mon domaine de responsabilité, je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour m'y opposer. Alors j'ai écrit une lettre au président fédéral, Frank-Walter Steinmeier, dans laquelle j'ai brièvement exposé mon cas, en espérant qu'il me réponde. Je ne sais pas s'il m'aidera, les chances ne sont pas très grandes, mais au moins, je voulais essayer.

#Pascal

D'accord, d'accord. Il faut essayer tout ce qu'on peut. C'est simple, mais c'est aussi triste en ce moment, de voir comment cette histoire de sanctions, de sanctionnement... et heureusement, toi, tu n'es pas sanctionné officiellement... mais on resserre de plus en plus les vis. On essaie d'empêcher toute interaction, même entre des particuliers en Allemagne et en Russie. Et justement, comme tu es journaliste, ça te touche encore un peu plus. Tu continues à travailler depuis Moscou, tu écris pour les NachDenkSeiten et pour d'autres sites. Oui, on te complique vraiment la vie ici.

#Ulrich

#Pascal

Très bien, on va bien sûr continuer à suivre cette affaire, et si quelque chose se passe, raconte-le-nous. Mais aujourd'hui, on voudrait surtout parler du sujet principal, la république du Donbass. Tu as beaucoup d'expérience, pas seulement à Moscou, mais aussi en Ukraine, dans le Donbass, et c'est justement de ça qu'on voulait discuter. À ton avis, par où faut-il commencer quand on parle de l'histoire du Donbass ? Je ne parle pas du Moyen Âge, mais de ce qu'il faut comprendre pour saisir le conflit actuel et la situation d'aujourd'hui. Où commence cette histoire ?

#Ulrich

Eh bien, si on adopte vraiment le point de vue russe le plus strict, on pourrait commencer en mille neuf cent dix-huit, quand il y avait déjà une république du Donbass. C'était à l'époque de la guerre civile ukrainienne. Le Donbass a toujours été, on peut le dire, largement peuplé de Russes, parce que c'était une région industrielle construite à l'origine pour l'Empire russe. Il y avait beaucoup de charbon, et on y a installé aussi les aciéries. Et donc, à ce moment-là, il y a eu ce qu'on appelait une république rouge du Donbass. Mais Lénine a alors dit : non, nous voulons rattacher le Donbass à la république socialiste soviétique d'Ukraine.

L'idée du pouvoir soviétique, c'était sans doute d'enrichir l'Ukraine paysanne en y ajoutant une partie du Donbass, plus prolétarienne et bolchevique. Vladimir Poutine s'en est d'ailleurs beaucoup agacé, en disant que les bolcheviks avaient en quelque sorte trahi les intérêts russes. Cela a aussi conduit au fait que la langue ukrainienne a été, disons, privilégiée par rapport au russe. Les Russes se sont donc retrouvés, pour ainsi dire, discriminés par cette création artificielle de la République socialiste soviétique d'Ukraine.

Il y avait donc une sorte de discrimination positive contre les Russes, en faveur de la culture et de la langue ukrainiennes. Et ça, c'est vrai, du moins autant que je peux le vérifier, il y a là une part de vérité. Et dans le conflit avec l'Ukraine, il est aussi intéressant, d'un point de vue historique, de voir que non seulement le Donbass a été rattaché à l'Ukraine, mais aussi d'autres régions, comme la Crimée, donnée par Khrouchtchev en mille neuf cent cinquante-quatre, ou encore l'ouest de l'

Ukraine, l'actuelle Ukraine de l'Ouest, qui appartenait en fait à la Pologne jusqu'en mille neuf cent trente-neuf. Et toutes ces régions, les nationalistes ukrainiens les défendent bec et ongles, en prétendant que ce sont des territoires historiquement et naturellement ukrainiens, ce qui, de toute évidence, n'est pas vrai.

Mais au fond, ça n'a plus vraiment d'importance maintenant. En ce qui concerne le conflit actuel, tout a commencé en deux mille quatorze, avec le coup d'État à Kiev. Et ça a immédiatement déclenché, dans le sud-est de l'Ukraine, un mouvement de protestation. Ça s'est étendu de Kharkiv à Donetsk, de Louhansk jusqu'à Odessa. Il y a eu des manifestations de Russes qui brandissaient même des drapeaux russes, réclamant l'amitié avec la Russie et la poursuite des relations économiques avec elle. À Kharkiv, il y a même eu, fin février, un congrès des députés du sud-est de l'Ukraine, où le président Ianoukovitch devait encore prendre la parole, avant d'être illégalement chassé de Kiev.

Mais ce congrès n'a finalement eu aucun effet, parce que le gouvernement issu du coup d'État en Ukraine a agi avec des groupes d'assaut, des unités militantes pro-Maïdan. Il y a eu des combats autour de l'administration régionale de Kharkiv : elle a d'abord été occupée, puis reprise par des combattants pro-Maïdan. À Odessa, c'était un peu la même chose : des manifestants s'étaient réfugiés dans la Maison des syndicats après une attaque contre un campement de tentes. Là, ils ont été pris pour cible, et le bâtiment a été incendié. C'était une manœuvre d'intimidation contre l'ensemble du mouvement de protestation.

Les seuls, qui, disons, dans ce qu'on a appelé le printemps russe — parce que c'était en quelque sorte un réveil russe dans le sud-est de l'Ukraine —, ne cherchaient pas forcément à rejoindre la Russie. En fait, au départ, c'était plutôt une tentative d'obtenir un peu d'autonomie, de défendre la langue et la culture russes, et d'éviter une ukrainisation forcée, comme on la voyait déjà depuis deux mille cinq. Par exemple, dans les universités et les écoles du sud-est, on imposait l'ukrainien comme langue principale, ce qui mettait les gens en difficulté, parce que ce n'était pas leur langue maternelle. Et puis, il y a eu les occupations à Donetsk et à Louhansk, menées par des militants, non armés, mais dans un esprit de désobéissance civile.

Les bâtiments administratifs ont été occupés, y compris à Louhansk, même celui des services secrets. C'était en mars et en avril deux mille quatorze. Ensuite, le gouvernement à Kiev, dirigé à ce moment-là par Tourtchinov, le président par intérim de l'Ukraine, a lancé le treize avril une opération antiterroriste. Des troupes ont donc été envoyées dans le sud-est de l'Ukraine, à Louhansk et à Donetsk. Des frappes aériennes ont commencé. Il y a eu des attaques et des combats autour des aéroports là-bas. Et on voit alors des images... Ces images de l'époque sont vraiment marquantes, parce qu'on y voit des véhicules blindés ukrainiens, avec des soldats ukrainiens dessus. Et en face, on voit des civils qui essaient, à mains nues, d'arrêter ces blindés.

C'était donc, en fait, en avril deux mille quatorze. Autrement dit, c'était encore un vrai conflit à l'intérieur d'un même pays, donc de l'État ukrainien. Une guerre civile. Oui, une guerre civile. Et ça,

les médias allemands et occidentaux l'ont complètement oublié. Ils ne se rendent plus compte que les gens, là-bas, dans le Donbass, sont montés sur les barricades, ont organisé de grandes assemblées, comme je l'ai déjà dit, avec des drapeaux russes et tout ça, simplement parce qu'ils avaient le sentiment d'être repoussés, qu'on leur imposait un gouvernement nationaliste venu de l'ouest de l'Ukraine, avec une vision de l'histoire totalement différente. Pour eux, le neuf mai n'est plus la fête de la victoire sur le fascisme hitlérien, et ils ne veulent même plus célébrer Noël selon le calendrier orthodoxe russe.

Oui, c'est ce qu'ils veulent, et on l'a bien vu : tous les monuments ont été enlevés, les monuments soviétiques, russes. La langue russe aussi... donc toutes ces craintes se sont bel et bien réalisées. Alors, bien sûr, occuper un bâtiment, c'est une mesure très radicale. Mais cette mesure, elle avait déjà été appliquée à Kiev, le trente novembre deux mille treize. À ce moment-là, il y a eu une confrontation entre des étudiants et la police, et ensuite, tout s'est soudainement radicalisé. Le Maïdan est alors devenu, il faut le dire, un mouvement vraiment militant – du moins, il y avait une forte composante militante nationaliste de droite – qui a fini par occuper jusqu'à treize bâtiments gouvernementaux à Kiev. Donc, dire aujourd'hui que la violence aurait commencé avec les russophones du Donbass, c'est complètement faux. La violence a commencé avec l'occupation des bâtiments gouvernementaux à Kiev.

#Pascal

Excusez-moi, mais je crois que c'est un point vraiment, vraiment important. Parce que la question, c'est : comment tout ça s'est développé ? Le fait n'est pas seulement que Viktor Ianoukovitch a été soutenu en grande partie par l'Est, donc qu'il a été élu grâce à cet électorat. Je crois qu'un peu plus de quatre-vingts pour cent des gens de l'Est et du Donbass ont voté pour lui, et aussi, finalement, ceux de Crimée. Et qu'ensuite, en février deux mille quatorze, ce président tourné vers l'Est a été chassé. Mais il faut aussi rappeler qu'un précédent avait déjà été créé en novembre, quand des insurgés, qui n'aimaient pas ce gouvernement, ont simplement occupé des bâtiments. Alors, dans le Donbass, des gens se sont dit : eh bien, on va faire la même chose chez nous, puisque ici, nous sommes majoritaires, et maintenant, on prend les choses en main. Et c'est comme ça que, de manière assez naturelle, tout ça s'est amplifié à l'intérieur, parce que chacun apprenait de l'autre.

#Ulrich

Je veux dire, ces gens du Donbass, à la base, ce sont vraiment des gens paisibles. Si tu leur demandes : « Mais en deux mille quatorze, comment tout ça a commencé ? », ils te répondent : « À Kiev, ils manifestaient, et nous, on travaillait. » C'est ce que tout le monde disait. Autrement dit, ce sont des gens travailleurs, vraiment. Mais ce qui était fou, c'est que, sur place – j'y étais apparemment –, on voyait de grandes vidéos projetées sur des écrans, qui parlaient de la mafia dans le Donbass et de tout ça... Bon, la mafia, il y en avait partout en Ukraine. Mais ces gens du Donbass, les nationalistes les traitaient de « vatniki », de pro-Russes, de mafieux, et ils les tournaient en ridicule.

Dès le début, sur le Maïdan, il manquait quelque chose d'essentiel : cette idée de dire, « faisons vraiment nation, parlons-nous les uns aux autres ». À la place, il y avait cette attitude agressive et hautaine, ce ton du genre « nous, on veut aller en Europe, on est meilleurs que les autres ». En gros : « on ne veut rien avoir à faire avec ces arriérés du Donbass ». Et ça, les politiciens ouest-allemands l'ont pratiquement repris à leur compte. Parce que, je l'ai observé de très près, en deux mille treize et deux mille quatorze, pendant le Maïdan, il n'y a pas eu une seule visite d'un responsable politique européen dans le Donbass, à Louhansk ou en Crimée. Pas une seule. Alors que, je veux dire, à ce moment-là, tous ces gens étaient encore des citoyens ukrainiens. Comment peut-on distribuer des petits pains sur le Maïdan et s'en vanter ?

Plus tard, on a mis à disposition cinq milliards pour le renversement du gouvernement en Ukraine, comme l'a expliqué Nuland, très fière d'elle d'ailleurs. Mais dès le départ, tout ça s'est fait par-dessus la tête des Ukrainiens russophones, qui étaient culturellement liés à la Russie. Et le simple fait que cette réalité ne soit jamais mentionnée dans les médias allemands, c'est déjà criminel. On y raconte une histoire qui ne parle que de l'ouest de l'Ukraine, alors que ce n'est en fait qu'une petite partie du pays. En Ukraine, il y a beaucoup de nuances dans les relations avec l'Occident. C'est vrai que l'influence occidentale est plus forte à l'ouest, mais le centre et le sud-est du pays, eux, penchent davantage vers la Russie.

#Pascal

Ce qui est fou dans tout ce récit, c'est qu'en Europe, en Allemagne, en Suisse et ailleurs, on entend sans arrêt : il faut soutenir les Ukrainiens, il faut aider les Ukrainiennes et les Ukrainiens. Mais quand on demande : oui, lesquels exactement ? Pourquoi pas ceux de l'Est ? Eux non plus ne veulent pas vraiment être avec la Russie, et ils vivent aujourd'hui sous occupation. Et puis, quand on pose la question : pourquoi plus de trois millions d'Ukrainiens ont-ils en fait fui vers la Russie ? Eh bien, ça aussi, il faut bien l'expliquer. Et là, les gens en Europe commencent à se fâcher.

Parce qu'à ce moment-là, ils se rendent compte qu'on n'est pas d'accord avec eux, avec ce récit selon lequel toute l'Ukraine, tous les Ukrainiens, voudraient la liberté vis-à-vis de la Russie, et que la Russie aurait simplement payé deux ou trois mafieux avant d'envahir. Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Dans le Donbass, c'est un peu différent... parce que notre récit, à nous, c'est qu'il y avait là-bas juste quelques chefs de guerre, comment on dit... des warlords. Et que la Russie leur aurait donné de l'argent, puis qu'elle serait venue ensuite avec ses propres troupes, qu'elle aurait tout occupé et qu'elle tiendrait la population sous une poigne de fer. C'est à peu près comme ça qu'on le raconte chez nous. Mais franchement, c'est du baratin bon marché, non ?

#Ulrich

Oui, surtout que, si on y pense, ils pourraient dire... enfin, même Steinmeier l'a dit, que les Russes auraient envoyé des troupes en deux mille quatorze. Mais il n'existe pas une seule photo, pas une

seule vidéo montrant des troupes russes ou des forces armées russes. Rien du tout. La seule chose qu'on a, c'est une déclaration publique de Poutine et de son porte-parole, Peskov, disant qu'on sait que des milliers de Russes ont suivi, comme on dit en Russie, l'appel de leur cœur, et sont partis dans le Donbass pour soutenir les Russes qui vivent là-bas. Je veux dire, il y a aussi des Allemands qui vont en Ukraine et qui se battent du côté du gouvernement ukrainien.

Bon, là-dessus, on n'a rien à redire, mais... enfin, c'est d'abord un fait : il n'y a aucune preuve que la Russie ait été militairement active là-bas. Je suis certain que la Russie avait des conseillers sur place, qui ont aussi aidé les insurgés. Surtout au moment où la République populaire a été mise en place, pour remettre un peu d'ordre dans tout ça. Parce que, dans ces républiques populaires, il y avait par exemple beaucoup de bataillons qui contrôlaient chacun leur propre zone, et c'était complètement flou. À l'intérieur de la République de Donetsk, il y avait plusieurs petits territoires. Et on ne comprenait pas non plus pourquoi les Républiques populaires de Louhansk et de Donetsk ne s'étaient pas unies dès le départ.

Il y avait aussi de fortes fragmentations, et je pense que des conseillers russes ont certainement aidé. Peut-être même que des conseillers militaires étaient effectivement actifs sur place. Mais ceux que j'ai rencontrés à Louhansk, par exemple, m'ont toujours dit : toutes les armes qu'on a ici, on les a prises aux Ukrainiens. Et puis, parmi tous les gens qui détestent la Russie, pas un seul n'a montré la moindre photo de troupes russes en Ukraine, avant deux mille vingt-deux. Donc, elles n'existaient pas. Je veux dire, il n'y en avait même pas besoin, parce que la Russie n'était pas intéressée à faire une démonstration militaire. En réalité, le but de la Russie, c'était que le Donbass obtienne une certaine autonomie, la protection de la langue russe, et ainsi de suite, tout en restant à l'intérieur de l'Ukraine.

Et la Russie a effectivement maintenu cette position jusqu'en deux mille vingt-deux. Moi, j'étais sur place. J'ai parlé avec les volontaires, ils étaient là, dans les tranchées à Donetsk et autour de Donetsk. Ils me disaient : on se fait tirer dessus en permanence, on veut riposter, mais on n'a pas le droit de le faire. Et ça, ça les mettait vraiment en colère. Il y a aussi beaucoup de gens qui disent aujourd'hui qu'ils en veulent à la Russie de ne pas être intervenue plus tôt. Beaucoup de Russes de cette région sont déçus pour cette raison. Des détails comme ceux-là, on ne les apprend vraiment que quand on est sur le terrain.

#Pascal

On ne découvre les détails qu'en étant sur place, mais l'ensemble devrait en fait être assez clair, puisque les deux républiques populaires avaient alors déclaré leur indépendance. C'était à un moment donné, pendant l'été ou l'automne deux mille quatorze.

#Ulrich

En mai deux mille quatorze.

#Pascal

Jusqu'en février deux mille vingt-deux, la Russie n'avait pas reconnu ces déclarations d'indépendance. Elle n'a jamais dit : oui, vous êtes indépendants, on vous soutient, ou quelque chose comme ça. Non, toute la stratégie a toujours été de garder le Donbass à l'intérieur de l'Ukraine. C'était d'ailleurs tout le cadre des accords de Minsk un et deux : que le Donbass reste justement dans ce pays.

#Ulrich

Au fond, c'était ça, dès le début, l'espoir de la Russie. L'idée, c'était que si, grâce à la pression politique, le Donbass obtenait son autonomie, alors l'Ukraine deviendrait en pratique ce que la Russie souhaitait vraiment : un État neutre. Parce que si le Donbass avait eu une voix au Parlement ukrainien, tous les excès qui ont suivi n'auraient tout simplement pas pu se produire. Ça aurait provoqué un scandale international, si un pays, avec une région autonome en son sein, avait traité cette région de cette manière. Mais aujourd'hui, le Donbass est coupé, isolé, et recouvert d'un voile de silence. On ne sait plus vraiment ce qui s'y passe. Et pour la Russie, c'est très défavorable, parce que maintenant, seuls les médias russes en parlent. Les journalistes occidentaux, eux, n'y vont presque plus.

#Pascal

En fait, toute la stratégie du côté russe, c'était une neutralisation institutionnelle, au sens de garder l'Ukraine neutre. Qu'elle ne devienne pas membre de l'OTAN, mais qu'elle ne soit pas non plus intégrée dans la sphère russe. Donc, qu'elle ne devienne pas un second Bélarus, mais qu'elle reste dans une position intermédiaire, parce que le Donbass servait de contrepoids à l'ouest de l'Ukraine. Et de cette façon, on pouvait maintenir un environnement stable. Et ça aurait presque marché, s'il n'y avait pas eu le Maïdan, si le mouvement n'avait pas continué, et s'il n'y avait pas eu ensuite cette construction politique et cette remise en cause constante des accords de Minsk. D'ailleurs, Poutine, à mon avis, avait accepté cette idée, parce que ça aurait pu être une solution pour une coexistence acceptable entre voisins. Tu ne trouves pas ?

#Ulrich

Si, enfin, je veux dire, les Russes ont en fait mené une politique défensive. Ils ont essayé, sur le plan diplomatique, de tout faire pour protéger leur sécurité. Protéger leur sécurité, ça veut dire que l'Ukraine ne devienne pas membre de l'OTAN, et qu'aucuns groupes, disons, nazis — donc des groupes extrêmement antirusse — n'arrivent au pouvoir là-bas. Et on aurait pu éviter tout ça si le Donbass avait vraiment été intégré, avec son autonomie, dans l'État ukrainien.

Oui, enfin... je veux dire, cette générosité de Poutine, disons-le, elle n'a même pas été récompensée. Je veux dire... et je l'ai déjà dit, il y a même des Russes qui disent qu'il est beaucoup trop doux, trop

patient, et ainsi de suite. Mais bon, c'est un autre sujet. C'est tragique. Moi, j'étais récemment dans la région, en janvier, à Marioupol. En fait, j'y vais presque chaque année, dans le Donbass, depuis deux mille quatorze. Et pour moi, c'est devenu une sorte de patrie. Quand je marche dans Donetsk, je connais les rues, et c'est une sensation étrange. On se sent lié à cet endroit. Bien sûr, j'essaie aussi de rester lucide, de garder une approche objective.

Mais on devient d'une certaine façon partie prenante de ce conflit, et parfois c'est très douloureux. Parce que, je veux dire, je me souviens par exemple de certaines situations : en deux mille quinze, j'ai visité une école à Donetsk, et les enfants, à l'époque, me racontaient tout fièrement et avec excitation qu'ils savaient déjà reconnaître les projectiles qui passaient au-dessus de la ville ou explosaient quelque part. Quel type de projectile c'était, d'où il venait... C'est inimaginable. Et aujourd'hui, on a une situation où des enfants de douze ans, nés en deux mille quatorze, l'année de la guerre civile, donc l'année du coup d'État, ont maintenant douze ans et ne connaissent en réalité rien d'autre que la guerre.

Et c'est terrible, et en fait, c'est aussi un crime de l'Occident. Parce que ces enfants, nés pendant la guerre, qui ont grandi sans rien connaître d'autre, on ne les connaît tout simplement pas. Quand on parle d'enfants ukrainiens, ce sont toujours ceux du centre du pays, mais jamais ceux du Donbass. Et franchement, les principes humanitaires que l'Europe prétend défendre, ils sont violés. Et le pire, c'est qu'en Allemagne, on essaie maintenant activement de discriminer et même de rendre illégale l'aide humanitaire.

Il existe pratiquement des mandats d'arrêt contre des membres de l'organisation humanitaire Pont de la Paix Donbass. Deux de ses membres vivent aujourd'hui à Moscou, mais dans les médias allemands, on continue à lancer ce genre de campagnes. Une section de la sûreté de l'État a perquisitionné des appartements dans le Brandebourg et à Berlin, sans trouver les personnes recherchées. On savait pourtant depuis longtemps qu'elles vivaient déjà à Moscou, qu'elles avaient émigré, parce qu'elles avaient peur de continuer à vivre en Allemagne. Et ensuite, on construit de façon forcée l'idée que l'aide humanitaire n'en est pas vraiment une, mais qu'il s'agirait en réalité de livraisons dissimulées, prétendument de pièces détachées, qui pourraient aussi être utilisées à des fins militaires.

C'est quelque chose qu'on ressort sans arrêt, de façon vraiment insistante. Mais la vraie question, c'est : que font les organisations humanitaires occidentales elles-mêmes ? Quand elles décident d'interdire la « Friedensbrücke Donbass » et qu'ensuite elles qualifient toute aide au Donbass de soutien au terrorisme – ce qui est quand même inimaginable –, elles pourraient au moins dire : « Oui, mais nous, on a envoyé nos propres équipes, on a envoyé la Croix-Rouge, on a fait ci ou ça. » Mais ce n'est pas le cas. À ma connaissance, la Croix-Rouge n'est pas présente là-bas, et aucune autre organisation humanitaire allemande non plus.

#Pascal

C'est tout simplement cette mentalité de guerre, qui présente toute aide apportée à l'ennemi comme quelque chose de terrible, presque comme une trahison.

#Ulrich

Pour les enfants, enfin pour les civils... on dit déjà que c'est soi-disant militaire, et tout ça.

#Pascal

C'est simple, c'est une évolution vraiment inquiétante dans laquelle l'Europe se trouve en ce moment, et malheureusement, l'Allemagne en tête. Cette espèce de totalisation de l'effort, ce « nous devons gagner », eh bien, c'est aussi quelque chose de tout à fait classique, qui revient toujours en temps de guerre. Et malheureusement, en Europe de l'Ouest, on assiste à une idéologisation complète : on cesse de faire la part des choses, on veut tout faire pour nuire à l'ennemi, et on finit par impliquer aussi la population civile. On le voit en ce moment avec l'Iran : le chancelier Merz justifie l'attaque des Américains et des Israéliens contre l'Iran en disant que l'Iran a lui aussi violé le droit international, donc qu'il peut maintenant être attaqué.

Et cette logique, malheureusement, on la retrouve jusque dans l'aide humanitaire dans les zones de guerre. Qu'est-ce qu'il faut garder à l'esprit quand on parle du Donbass ? Eh bien, quelque chose que beaucoup de gens connaissent heureusement – peut-être pas de l'autre côté, mais du nôtre, dans notre récit –, c'est qu'entre deux mille quatorze et deux mille vingt-deux, quatorze mille personnes ont perdu la vie dans le Donbass, sous les tirs de l'Ukraine de l'Ouest. Ce sont quand même des chiffres énormes... Enfin, non, ce n'est pas tout à fait exact.

#Ulrich

Alors, autant que je sache, ce chiffre de quatorze mille se rapporte au Donbass. Le Donbass, c'est une région, donc Luhansk et Donetsk en font partie. Et en deux mille quatorze, seulement les deux tiers de cette région sont passés sous le contrôle des républiques populaires. Un tiers est resté ukrainien, disons. Et quand l'ONU parle de quatorze mille morts, elle inclut aussi les victimes du Donbass ukrainien, si je puis dire. Mais au fond, ça ne change rien. Une guerre civile reste une guerre civile, des gens meurent des deux côtés. La vraie question, c'est pourquoi cette guerre civile a éclaté. On en a déjà parlé. Ce qui est scandaleux, à mon avis, c'est que ces quatorze mille morts ont complètement disparu des médias occidentaux depuis deux mille vingt-deux. Parce que ces quatorze mille morts prouvent bien qu'il y avait déjà la guerre. Quatorze mille personnes étaient déjà mortes. Mais ça, évidemment, ça ne colle pas avec le récit officiel. Il faut absolument répéter chaque jour que c'est la Russie qui a commencé la guerre en deux mille vingt-deux.

#Pascal

L'invasion non provoquée de deux mille vingt-deux, cette guerre non provoquée. Mais j'en ai déjà parlé avec Patrick Barb. Pour moi, cette guerre devient plus compréhensible si on la décompose en trois conflits distincts, qui se déroulent en même temps. D'un côté, la guerre civile dans le Donbass, qui a commencé en deux mille quatorze. Ensuite, la guerre interétatique entre la Russie et l'Ukraine, là où les combats ont lieu en ce moment. Et puis, au-dessus de tout ça, le conflit entre grandes puissances, entre l'OTAN et la Russie, qui joue évidemment un rôle essentiel dans tout ce qui se passe.

Et les trois sont bien sûr étroitement mêlés, mais en réalité, ce sont trois conflits différents, avec des causes différentes, et parfois aussi des acteurs qui ne sont pas forcément présents à tous les niveaux. La guerre civile et le conflit entre grandes puissances, par exemple, me semblent assez éloignés l'un de l'autre, même s'ils s'influencent évidemment mutuellement. Patrick Barb dit qu'en fait, il y aurait cinq conflits distincts. Alors, selon toi, comment devrions-nous démêler au mieux la situation actuelle ?

#Ulrich

En fait, il faudrait parler de la Crimée, bien sûr. La Crimée a aussi sa propre histoire. Il y a eu ce référendum, c'était quand déjà... en mars deux mille quatorze. Puis, en mai deux mille quatorze, les référendums à Louhansk et à Donetsk. Ensuite, les nouvelles régions russes, comme on dit en Russie, les nouveaux territoires russes, Kherson et Zaporijjia, n'ont rejoint la Russie qu'en deux mille vingt-deux, également à la suite d'un référendum. Donc oui, je pense que... le plus important pour nous, journalistes critiques, c'est de garder vivante la mémoire de la création de ces républiques populaires, et de continuer à l'expliquer encore et encore. Parce que c'est, au fond, la preuve la plus importante que la guerre en Ukraine n'est pas la faute de la Russie, mais qu'elle est, en fin de compte, une réaction à un coup d'État.

Il faut sans cesse raconter à nouveau cette quête d'indépendance des républiques du Donbass. Il y a des films sur le sujet, de très bons films. Marc Barthein-May a réalisé le premier. Wilhelm Dunke-Schulz en a fait aussi. Et beaucoup d'autres encore. J'ai récemment assisté à un festival de cinéma à Moscou, organisé par RT, où de nombreux films sur le Donbass ont été projetés. Il y en a un particulièrement remarquable, un documentaire exceptionnel intitulé « Au bord du gouffre », réalisé par Maxim Fadeev. C'est à l'origine un designer, qui a commencé à filmer en deux mille quatorze. Il vient de Sloviansk, donc du Donbass lui-même. Et il a filmé, avec une caméra de très haute qualité, le bataillon Somali, un bataillon de volontaires. Chaque jour, du matin au soir, il se mettait lui-même en danger pour tourner ces images.

Ce bataillon est anéanti, tous les hommes sont morts. Et dans son film, il montre comment ces gens, retranchés sous l'usine métallurgique d'Azov, ont essayé de chasser le bataillon Azov des immeubles où ils s'étaient barricadés. Ce film en dit long sur un certain patriotisme, un patriotisme qu'on ne connaît pas vraiment ici. C'est celui de la population du Donbass, prête à se battre, mais pas pour

une idée inventée. Ils se battent pour leurs valeurs culturelles, pour leur langue russe, pour ce qui compte pour eux. Peut-être aussi pour leur foi, la foi russe orthodoxe.

Et tu vois vraiment ces soldats, comment ils mangent, comment ils dorment, comment ils discutent entre eux, comment ils communiquent avec les radios, comment ils recueillent des informations. Ce n'est donc pas du tout un spectacle pathétique ou militariste, pas du tout. C'est un vrai film documentaire, où tu es, en quelque sorte, plongé au cœur de l'action. Le film est, disons, intéressant. Mais il a beaucoup de mal à faire parler de lui en Russie, parce qu'il y a énormément de spéculations autour de lui. Pourquoi est-ce si difficile ? Aujourd'hui, le film est disponible sur la plateforme du premier canal russe. Il se compose de quatre épisodes, chacun d'environ deux heures.

C'est une œuvre immense. Mais les cinémas en Russie ne veulent pas trop s'y risquer, ils ne la mettent pas vraiment en avant. Et le réalisateur, Maxim Fadeev, a dit lors d'une table ronde que ce n'était pas normal. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ou comme disent les Russes, la Grande Guerre patriotique, il y avait, par exemple, lors de la libération de Budapest, une vingtaine de cameramen sur le terrain. Et aujourd'hui, à Pokrovsk, en Ukraine, il n'y en a qu'un ou deux. Pour moi, ça montre clairement qu'il y a, dans la société russe, des gens qui pensent qu'on ne fait pas assez de travail d'éducation patriotique.

#Ulrich

La Russie... mais je crois que la direction russe ne veut pas vraiment qu'on mette ce genre de films en avant. Parce que ça pourrait provoquer des émotions très fortes. Quand les Russes voient ces jeunes hommes, vingt-cinq, trente, trente-cinq ans, aucun de plus de quarante, en train de se battre... pour un Russe, c'est quelque chose de très touchant. Et puis, ils meurent tous. Alors la question se pose : est-ce que, comme nation, la Russie en fait vraiment assez dans ce conflit ?

Avons-nous vraiment défendu nos intérêts avec assez de fermeté ? Ce que je dis peut sembler fou à beaucoup d'Européens, mais il faut regarder la Russie telle qu'elle est, dans la réalité. Et là, il y a toute une palette de nuances. Il y a des gens qui sont peut-être même contre la guerre, mais il y en a aussi qui pensent qu'il faut soutenir beaucoup plus les républiques populaires et ces nouveaux territoires. Et puis, certains estiment qu'il faut agir bien plus durement contre l'Ukraine. Cette opinion existe aussi.

#Pascal

Oui, non, cette histoire avec le film, ça vient sans doute du fait que tout film de guerre, où les soldats ne gagnent pas héroïquement à la fin, ne plantent pas leur drapeau sur la montagne en disant "on a conquis", mais où on voit les gens mourir... eh bien, tout film de guerre comme ça devient forcément un film contre la guerre. Parce qu'il montre vraiment l'horreur, la terreur de la

guerre, et qu'il alimente aussi la peur qu'on en a. Et ça, c'est souvent quelque chose qu'on ne veut pas voir pendant qu'une guerre est en cours. Après coup, ça passe mieux. On le voit même en Allemagne.

Tous ces films antimilitaristes qui montrent comment les soldats allemands sont morts pendant la Seconde Guerre mondiale, c'était aussi pour faire comprendre à quel point c'était terrible. Et oui, c'était vraiment terrible. Mais pendant la guerre, on préfère ne pas montrer comment meurent les siens. C'est triste, mais cette mentalité de guerre existe malheureusement des deux côtés. Et cette spirale de guerre... ce qu'on voit en Allemagne, c'est que cette partie de l'histoire est complètement passée sous silence : la souffrance du Donbass, l'isolement du Donbass. En réalité, l'Ukraine veut le Donbass, mais pas sa population. Et ça, certaines personnes l'encouragent.

#Ulrich

Il faut aussi dire que la souffrance ne touche pas seulement le Donbass, mais aussi les hommes ukrainiens qu'on attrape dans la rue. La souffrance des démocrates ukrainiens, dont les partis ont été interdits, des journalistes qui sont en prison. Il y a des milliers d'Ukrainiens qui sont enfermés là-bas. Il y a par exemple Ruslan Kozaba, un pacifiste très connu, qui vit maintenant à New York, parce qu'il aurait été accusé de trahison s'il était resté là-bas. Donc...

#Pascal

Il y a tellement de vidéos, d'une violence incroyable. Il y en a une que je n'oublierai sans doute jamais – et que je n'aurais d'ailleurs jamais dû regarder – où l'on voit deux soldats ukrainiens, sur le champ de bataille, qui veulent se rendre aux Russes, les mains levées... et puis, ils sont abattus dans le dos, par leurs propres camarades ukrainiens. C'est... oui, c'est inimaginable, cette brutalité. Et justement, tout l'effort des Européens devrait être de mettre fin à cette guerre le plus vite possible, par la diplomatie. Mais depuis quatre ans, rien n'a été fait dans ce sens. Au contraire, on continue de fournir des armes à l'Ukraine, pour envoyer encore plus d'Ukrainiens se faire tuer au front. Pour moi, c'est un crime immense. Mais, hélas, ce n'est pas l'avis de la majorité des Européens.

#Ulrich

Oui, je veux dire, il faut aussi regarder de plus près ce que dit, par exemple, Christoph Wanner, le correspondant de la chaîne Welt à Kiev. Il dit parfois des choses vraiment intéressantes. Bien sûr, il est complètement du côté de la politique officielle allemande. Mais parfois, il dit des choses qui, en fait, peuvent aussi nous être utiles, au point qu'on peut même les publier. Par exemple, il a dit qu'il pensait que la « russification », c'était de la propagande russe, mais qu'il avait vu lui-même à Kiev comment ça se passait, et que c'était vraiment terrible. Je veux dire, c'est quand même une déclaration d'un libéral tout à fait ordinaire, disons, d'un libéral européen, qui devrait normalement être bien vue partout en Europe. Ou encore, il dit qu'il a vu que soixante-dix mille personnes, voire plus, étaient déjà revenues d'Ukraine à Marioupol.

Donc, à Marioupol, la ville que les Russes ont, disons, prise, il y a des Ukrainiens qui y reviennent volontairement. Parce qu'ils aiment cette ville, parce que c'est leur ville natale. Et ça, évidemment, ça ne colle pas avec le récit qu'on entend souvent, selon lequel tout le monde aurait fui Marioupol, tous ceux qui le pouvaient. Moi, j'y suis allé, j'ai vu comment la ville a été reconstruite, à environ quatre-vingt-dix pour cent. L'université, un bâtiment magnifique, et même le théâtre détruit, il est de nouveau là. Et là, j'ai demandé aux recteurs : « Alors, comment ça se passe à l'université ? » En Allemagne, on dit que tous les Ukrainiens "normaux" ont quitté la ville. Et elle m'a répondu : « Non, pourquoi ? Les patriotes, ceux qui le pouvaient, sont restés. Nous, on est le personnel enseignant de l'université. »

Ce sont tous des gens qui ont fait leurs études ici, à l'université de Marioupol, et qui travaillent maintenant comme professeurs de droit, et ainsi de suite. Et donc, les Russes ont... enfin, c'est un peu drôle, les gens avec qui je parlais disaient toujours, quand quelque chose de nouveau était construit : « Oui, ce sont les Russes qui ont construit ça, les Russes ont fait ça. » Alors qu'en réalité, eux-mêmes étaient déjà Russes. Ils avaient aussi reçu des passeports russes. Et là-bas, dans cette université, il y avait un centre multimédia ultramoderne, une salle de danse et de théâtre, une immense salle de concert. Le bâtiment avait été presque entièrement détruit, parce que le bataillon Azov s'était installé dans la cave, et il y avait eu des combats autour. Et maintenant, ils étaient très contents que tout ait repris vie.

J'ai vu ça aussi, les étudiants allaient et venaient là-bas. Il y avait même une pièce occupée par une psychologue, qui racontait ce qu'elle observait. Elle disait : est-ce que les gens viennent ici à cause des conséquences de la guerre, des traumatismes ? Non, pas du tout, répondait-elle. Ici, on s'occupe de problèmes tout à fait normaux de jeunes, de leur vie quotidienne, et ainsi de suite. Donc, ils essayaient vraiment de faire revenir une vie normale, de remettre les choses en marche, ce qui n'était pas si simple. La rectrice expliquait qu'en deux mille vingt-deux, il y avait eu une période où beaucoup de gens étaient vraiment incertains : est-ce qu'ils devaient quitter la ville, ou même quitter l'Ukraine, ou pas ? Et alors, les professeurs de l'université ont décidé de donner l'exemple. Ils ont dit : nous allons intégrer les jeunes dans la vie universitaire, pour qu'ils se sentent à nouveau normaux, qu'ils retrouvent leurs repères et reviennent à la réalité.

C'était pas si simple, dit-elle. C'est logique, personne ne veut mourir. Même les Russes ne pouvaient pas garantir qu'ils tiendraient la zone. On sait bien qu'à Kharkiv et à Kherson, les Russes se sont aussi retirés, ils ont abandonné des territoires. Donc voilà, j'ai eu ensuite, c'était super, une discussion avec des étudiantes. Je leur ai demandé : vous êtes Russes, Ukrainiennes ? Et elles ont répondu d'une seule voix : nous sommes de Marioupol. C'était une forme de patriotisme local, en quelque sorte. Elles ne voulaient pas qu'on les enferme dans cette question : tu es Russe, tu es Ukrainienne, et tout ça. J'ai trouvé ça très sympathique. Mais justement, les Allemands devraient pouvoir comprendre ça sans problème.

#Pascal

C'était bien un président américain qui s'est tenu là et qui a parlé exactement de ce point, en disant : « Je suis un Berlinois. » C'est exactement ça. On s'identifie à son environnement, on s'identifie comme venant de cette ville, de cette région. Un Bavarois sait qu'il est Bavarois, et on pourrait dire la même chose des Allemands. Donc, même si ça ne se passe peut-être pas toujours comme ça, il faut comprendre que les gens se sentent enracinés dans leur région. Et là, on essaie de faire comme si tous les Ukrainiens étaient pareils, et tous les Russes aussi.

Mais ça fait malheureusement partie du récit de guerre. Enfin bon, je suis quand même content qu'il y ait des journalistes, des correspondants comme toi, cher Ulrich, qui puissent expliquer comment tout ça fonctionne, et qui peuvent maintenant s'appuyer sur leur propre expérience. C'est pour ça que c'est d'autant plus important que tu puisses tout raconter. Juste pour finir : les gens qui voudraient te soutenir, c'est évidemment compliqué en ce moment de t'apporter une aide directe. Mais est-ce qu'il existe encore des moyens, un endroit où les gens peuvent faire un don ou quelque chose du genre ?

#Ulrich

Alors, pour l'instant, j'ai toujours un compte chez PayPal, et c'est le seul que je peux indiquer en ce moment. Parce que faire un virement vers la Hamburger Sparkasse, je préférerais éviter, ça pourrait vraiment s'arrêter d'un jour à l'autre. Il faut que je trouve une autre solution, mais je n'y ai pas encore réfléchi. Les gens qui veulent apporter leur soutien, eh bien, ils le feront peut-être... Ce n'est pas une question de jour précis, donc je vais y penser.

#Pascal

Cette vidéo sera diffusée dans quelques jours, ou peut-être la semaine prochaine. D'ici là, si tu as quelque chose, envoie-le-moi. Je le mettrai dans la description de cette vidéo. Je mettrai aussi ton compte PayPal. Et vous, chers auditrices et auditeurs, si vous souhaitez soutenir Ulrich Heyden, regardez dans la description de cette vidéo. Il faut absolument qu'on continue. Les reportages sur place sont essentiels pour qu'on sache vraiment comment se déroule la vie là-bas, et aussi comment se déroule la guerre. Ulrich, est-ce que tu veux ajouter quelque chose ? Non ? Très bien. Ulrich Heyden, merci pour ton temps aujourd'hui.